

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Nous ne ferons point sortir de numéro mardi prochain, 9 de décembre, à cause de la fête de l'Immaculée Conception, en conséquence il ne sortira que vendredi prochain.

**OPINION D'UN JOURNAL PROTESTANT SUR LES JÉSUITES.**

Nous trouvons dans le numéro de septembre de la *Revue des Universités d'Oxford et de Cambridge* un article qui mérite, à tous égards, l'attention du public.

Au moment où les implacables ennemis de la Compagnie de Jésus, en France, recueillent, dans la persécution qu'ils lui font subir, le fruit des calomnies et des outrages dont ils l'ont assailli avec un redoublement de fureur et de mauvaise foi, il est intéressant de savoir comment cet ordre illustre et malheureux est apprécié de l'autre côté du détroit, en présence de mille sectes hostiles, dans un recueil essentiellement protestant, par des écrivains de talent, qui s'adressent à l'élite de la société aussi bien qu'à la jeunesse studieuse de la Grande-Bretagne.

La publication de cet article a été provoquée par l'apparition du triste roman de M. Sue et par celle de l'admirable récit de M. Créteineau-Joly. Le critique a puisé dans les témoignages irrécusables de l'histoire la réfutation solide des rêves d'une imagination en délire; et en rendant un éclatant hommage aux victimes, sa haute impartialité flétrit comme ils méritent les mensonges éhontés de ceux qui dénoncent les Jésuites et les basses œuvres de ceux qui les traquent.

L'auteur s'occupe d'abord de M. Eugène Sue et des portraits odieux dont le feuilletonniste de la *Constitutionnel* a chargé son tableau, puis il passe à l'histoire de ces hommes qui ont été si cruellement diffamés, et il dit :

« Des hommes d'État et de Cour; des hommes de lettres du goût le plus pur, et de l'éloquence la plus extraordinaire; des prédicateurs d'une éloquence plus extraordinaire encore; des diplomates consommés et d'un tact exquis; enfin, des esprits maîtres dans tous les départements de l'intelligence; des sages, des saints, des martyrs.—Voilà l'imposant cortège qui défile devant des Jésuites, et qui l'arracha malgré lui à ses préjugés d'enfance, par l'imposante majesté de leurs caractères et de leurs œuvres ! »

Il met alors en parallèle les deux grands réformateurs du seizième siècle, et il continue :

« Pour connaître les enfants, sachons apprécier le père. Don Ignace de Loyola et Luther furent les Cromwells et les Arimanes du seizième siècle. Luther était vraiment un homme extraordinaire, mais l'instinct animal dominait en lui; il en était le type, c'était le principe de toute sa vie, et jusqu'à sa mort, il n'a connu d'autre loi. Il était la personnification réelle du matérialisme, du sensualisme, le porte-étendard des œuvres de la chair.

« Don Ignace de Loyola était un homme plus extraordinaire encore; peut-être le plus extraordinaire du seizième siècle. On a surnommé les Jésuites; « les grands spiritulistes; » au milieu d'un âge corrompu, leur fondateur a fait de son corps une âme durant trente-cinq années d'une vie angélique.

« On sait les doctrines que Luther débitait en chaire; nous n'oserions en souiller nos pages, quoique trois cents ans aient passé par dessus ce scandale; ses sermons sur le mariage sont effrayables d'immoralité.

« Au contraire, les plus simples expressions d'Ignace de Loyola, des paroles échappées dans les rues, dans les hôpitaux, dans quelques entretiens avec des amis ou des ennemis, sont presque trop sublimes, même pour la chaire, tant sont rares les esprits capables d'en apprécier le fondateur.

Après avoir comparé la vie de saint Ignace et de Luther, la *Revue Anglaise* compare leur mort.

« Luther avait déjà effacé des symboles de foi protestants tout ce que l'esprit plus modéré de Mélanchton y avait inséré de conciliant. Lorsque les premières sessions du Concile de Trente s'ouvrirent, il fit paraître un manifeste furibond, dans lequel il répandait un torrent d'invectives contre cette assemblée savante et vénérable !—Il écrivit, il déclama, il gesticula, il s'emporta. Il savait aboyer comme le chien, pour me servir d'une figure qu'il affectionnait. Ce fut en 1546 qu'il tomba malade subitement, et s'endormit dans le même esprit qui avait animé toute sa vie

« Dix années s'étaient écoulées depuis la mort de Luther. Pendant ce

temps, Ignace de Loyola avait vu s'élever des établissements de son ordre sur tous les points du globe: à Jérusalem, à Constantinople, dans l'île de Chypre, en Amérique... Mais son œil ardent avait perdu de son éclat, et les pulsations de son grand cœur devenaient plus faibles. Il a vu Laynez, la gloire de son ordre, dirigeant le Concile de Trente par l'autorité de son génie, de sa science et de sa vertu; sa *Société* était partout respectée, honorée, exaltée. Les laheurs de sa jeunesse; il les avait vus couronné dans sa vieillesse; mais le sommeil de la mort s'apaisant sur ses paupières. Des fatigues sans nombre et des maladies viennent fondre à la fois sur Ignace de Loyola. Ce fut un vendredi, le dernier jour du mois de juillet de l'année 1556, dans la capitale du monde chrétien, une heure avant le lever du soleil, que le noble Espagnol, étendu sur un lit d'angoisses, prononça le nom de Jésus et mourut comme il avait vécu.—Dans la matinée du jour où il expira, on s'arrêtait dans les rues, sur les places publiques, dans les salons des riches, dans les hôpitaux des pauvres, dans les laderies; on s'annonçait en accents douloureux que « le saint était mort ! » On ne tarirait pas si l'on entreprenait d'énumérer les attestations qui sortirent spontanément de toutes les bouches pour témoigner des mérites et des vertus d'Ignace de Loyola. Et nous aussi nous éprouvons un sentiment bien doux à nous arrêter aussi auprès du lit de mort d'un homme comme Loyola; nous aimons à le contempler le pied déjà sur le seuil des parvis célestes où l'avaient devancé plusieurs de ses disciples et de ses frères. Louis de Gonzague, qui avait le sang d'un prince et l'âme d'un ange, marchait à la tête de cette cohorte sacrée et nombreuse qui gravissait le sentier étroit et escarpé de la vie éternelle.

« La *Société de Jésus* s'est toujours distinguée éminemment par la sainteté et la pureté de la vie de ses membres, tandis qu'une intelligence hardie dans ses conceptions, flexible dans le choix des moyens et tenace dans son but, a imprimé à cette *Société* un caractère non moins remarquable.

« Leurs généraux et leurs principaux chefs sont et ont toujours été des hommes d'une haute portée; prudents, mais possédant plus de hardiesse qu'on n'en a ordinairement dans les affaires humaines; têtes calmes et réfléchies, mais des cœurs qu'on n'a jamais accusés de dureté: des hommes auxquels on peut se fier sans crainte, qui agissent généralement avec des vues larges, qui font contraste avec l'esprit étroit du siècle. Sous la conduite de ces chefs admirables, lancée dans la noble carrière de la vertu sur les brûlants champs de bataille de la morale, de la pureté et de l'ordre, l'armée des Jésuites s'avance, grande par ses victoires plutôt que par le nombre de ses combattants. Ce sont des prédicateurs persuasifs, de mœurs polies, mais de vrais et infatigables missionnaires: des hommes de lettres chaleureux, d'un goût pur; des hommes de science ardents, mais non visionnaires; des hommes du monde, mais non pas des mondains. Tels sont les Jésuites...

On a reproché aux Jésuites l'esprit d'intrigue :

« Encore un fois, répond le critique, dans quel but intrigueraient-ils? Serait-ce afin de ramener l'enfant prodige dans les bras de son père? ou bien pour réconcilier l'époux avec l'épouse? Serait-ce pour arracher des pleurs à un auditoire qui s'assemble autour de leur chaire? Leur crime est-il de persuader au public de tous les pays civilisés que leurs ouvrages sont écrits avec une pureté attique, quoique avec la chaleureuse ardeur qui distingue leur fondateur? Aspirant-ils à convaincre les hommes érudits, qu'ils ont de la science; les hommes de lettres, qu'ils connaissent la littérature? Veulent-ils faire accroire à leurs créanciers qu'en affaire d'argent, il ne se pourrait trouver des hommes dont la ponctualité fût plus incomparable que celle des Jésuites? Veulent-ils, pour arracher de la bouche d'espions haineux et vindicatifs, l'aveu que la pureté de leur vie est hors d'atteinte, au-dessus de tout soupçon? Est-ce là le but de leurs intrigues? Mais l'intrigue obtient-elle de pareils résultats? Ou de tels succès ne sont-ils pas plutôt les conséquences naturelles d'une haute supériorité, d'un mérite incontestable? Il est vrai que ce mérite même ne saurait manquer de produire l'envie, et voilà comment elle s'attaque à des hommes dénués de tout pouvoir, si ce n'est celui de la vertu. Voilà comment elle les poursuit dans l'adversité et les enveloppe, comme la tunique d'Hercule, dans la persécution et dans les tourments avec un persistant et infatigable acharnement.

« Grands en eux-mêmes, les Jésuites ont toujours su former de grands hommes; et c'est la cause réelle de cette haine jalouse portée à leur Société par l'Université de Paris. Peu de personnes se doutent du nombre de sujets illustres qui, pendant les trois derniers siècles, sont sortis de l'école des Jésui-

tes. Il faudrait un volume pour en énumérer les noms.

« Le principe qui a toujours *invariablement* inspiré ces grands-maîtres et qui les a distingués en cela des autres instructeurs de la jeunesse, peut, selon nous, se définir ainsi : La loi appelée à diriger la partie intellectuelle est autre que celle qui doit présider à la culture morale des élèves. En fait de mœurs, que le jeune cœur penche vers le bien ou vers le mal, la main qui le conduit s'efforcera sans cesse à le diriger dans une seule voie, celle de la vertu. L'esprit, au contraire, poursuit souvent avec ardeur plusieurs objets; tous excellents de leur nature, sanctionnés par la religion, et qui peuvent être également utiles à la société. Le goût, le génie, une certaine aptitude naturelle l'entraînent dans des directions variées à l'infini : ce sont autant de tendances qu'approuve le moraliste. Ainsi, le jeune ingénieur peut en toute sûreté lever ses plans en carton, le jeune guerrier dresser ses bataillons dans des champs sans gloire, l'orateur adolescent déclamer devant les arbres de sa cour, le diplomate en herbe devenir négociateur dans ses jeux et multiplier ses combinaisons habiles, le jeune homme de science contempler les astres, ce volume illustré dont il ignore encore l'alphabet. Les indices du génie sont différents à l'infini. Et qui sait mieux les faire développer que le Jésuite, élevé et discipliné pour cette silencieuse inquisition ? Et s'efforçant de cultiver le jugement de tous, il dirige et concentre les énergies de chacun dans la ligne indiquée par la peine intellectuelle, convaincu que l'instabilité n'a jamais rien opéré de grand, et que le seul espoir solide d'exceller dans un genre de science quelconque, ne se trouve que dans une application exclusive aux études qu'il exige. C'est seulement par la convergence de ses rayons que la lumière produit le feu. »

Le paradis terrestre que les Jésuites avaient pour ainsi dire reconquis au Paraguay, est décrit plus loin d'une manière charmante. Il fait rapprocher la multitude des Indiens qu'ils ont sauvés, avec le nombre des ces pauvres indigènes sacrifiés à la cupidité des Espagnols, qui dans leur soif de l'or, en firent des esclaves.

« Les Jésuites ne voulurent aucunement prêter la main à ces abominations. Ils protestèrent contre ce trafic, dans la chaire et ailleurs ; ils moururent même pour cette cause. Leurs successeurs firent du Paraguay un sanctuaire où se réfugièrent les victimes de cette chasse barbare et inhumaine. Les réductions, comme on les appelait, n'étaient pas plutôt établies, qu'elles devinrent l'objet de l'hostilité et de la persécution des Espagnols. Les Jésuites se créèrent ainsi une foule d'ennemis puissants. Les planteurs, les marchands d'esclaves et de tous ces vifs spéculateurs de la chair humaine, qui mettent en jeu le sang de leurs semblables ! Ces adversaires puissants et actifs détruisirent la réputation des enfants de Loyola dans la mère patrie, et l'Espagne fut la première parmi les nations à se déclarer contre un Ordre qui avait devancé de loin son siècle ! Oui, longtemps avant que Wilberforce n'eût élevé la voix pour la cause sacrée de l'abolition de l'esclavage, une voix plus énergique encore, car elle froissait toutes les sympathies du jour ; une voix plus éloquente, plus solennelle, plus persistante, plus universelle ; une voix que le prédicateur mourant léguait à un successeur digne de lui, et qui fut non seulement celle d'un individu, mais d'une société entière, cette voix se fit entendre, et elle en appela à l'honneur de l'humanité, à la justice des trônes et aux cœurs des nations. Les premiers affranchissemens des esclaves furent les Jésuites. Au nom de la nature humaine, au nom du christianisme, au nom de l'Eglise, au nom d'Ignace de Loyola, leur illustre fondateur, ils protestèrent hautement, qu'ils ne participeraient aucunement à ce trafic inique ; et il n'en manqua pas parmi les nombreux et illustres martyrs de l'Ordre, qui épuisèrent leur dernier souffle de vie en voulant se placer entre le pauvre indien et l'esclavage qui l'attendait. »

« Maintenant, parmi les admirateurs de la vertu, parmi les amis de l'humanité, ne trouvera-t-on pas une seule âme noble et généreuse qui, en raison de cette gloire passée, de ces magnifiques souvenirs chrétiens, de cette perfection qui surpasse celle des temps primitifs, ne trouvera-t-on pas parmi les amateurs de tout ce qui est poétique, parmi les rêveurs d'utopies, ou au moins parmi les ennemis de la traite, un défenseur qui voudra rompre une lance pour ces premiers et généreux adversaires d'un négoce exécrable ; pour ceux qui ont soutenu cette lutte, non en vue d'une popularité éphémère, ou pour acquérir des places et des récompenses, mais au prix de tous les sacrifices, de celui même de leur vie ? Ne se présentera-t-il donc personne qui veuille abriter dans son adversité cette Société de Jésus, si outragée, si calomniée, si grande, si illustre ?... »

Quel était donc l'état du Paraguay sous les Jésuites ? Voici comment il est apprécié par l'écrivain anglican :

« Sous tous les points de vue, soit que nous envisagions la justice qui s'y administrait, ou le bonheur dont on jouissait, le Paraguay était le chef-d'œuvre de la sagesse humaine, sous la protection immédiate du ciel. Ni l'utopie de sir Thomas Moore, ni le Temple de Salomon, de Bacon, ni l'état idéal d'Aristote, ni les rêves dorés de Platon, ni les visions des perfectibilités n'ont jamais approché en imagination de ce que le Paraguay a réalisé. Le Paraguay des Jésuites semble presque une chimère : « *Extra flammantia mania mundi.* » Nous sommes encore à nous demander, a-t-il jamais existé ? Mais hélas ! il n'est plus ; et il ne reviendra jamais ! Les préjugés de l'Espagne contre les Jésuites, qui tout opposés qu'ils étaient à l'esclavage, formaient la patronne la plus loyale de ses sujets ; l'intolérance espagnole, l'avarice, la défiance ont arraché du diadème de cette nation autrefois si grande, son plus bel ornement, celui qui brillait encore avec éclat, lorsqu'elle se voyait entourée de toutes les splendeurs de sa gloire et de sa prospérité !

L'Espagne a persécuté et rejeté les Jésuites ; mais cette ingratitude n'a pas empêché sa ruine, ni le mépris qui en a été la suite.

« L'Angleterre devint le refuge des fils de Loyola ; et cependant cette tolérance, ce sentiment de demi-fraternité qu'elle témoigna à ceux qui s'étaient tellement élevés au-dessus de leur siècle, n'a en rien diminué sa fortune ; elles ne l'ont pas empêchée de garder sa place parmi ces premières nations de la terre. »

« Lorsque les sollicitations réunies de toute la maison de Bourbon, assise sur quatre trônes puissants, appuyées par les clameurs d'une faction immense, qui avait employé dans ce but les intrigues et l'intimidation, eurent subjugué l'esprit de Clément XIV, et arraché à ce pontife une mesure qu'il croyait d'être un heureux expédient, qu'en arriva-t-il en Europe et partout ? La moralité y a-t-elle gagné ? la loyauté a-t-elle repris son empire ? la littérature a-t-elle été réhaussée, les vertus publiques et privées se sont-elles répandues davantage ? Hélas ! non. »

« Vingt années plus tard, la Révolution apprit aux Bourbons ce que valait leur politique ! — Encore une fois que s'ensuivit-il ? — L'anarchie ; et si cette anarchie n'est point devenue universelle, c'est que l'esprit avait survécu au corps du *Grand-défunct*. Dans le temps que Voltaire et les autres conspirateurs anti-monarchiques, anti-sociaux, anti-chrétiens méditaient la destruction de toutes les institutions alors existantes, Voltaire déclarait hautement, et il devait bien connaître les Jésuites, — que tant qu'on les laisserait subsister en Europe, ni la société, ni les trônes, ni la religion ne sauraient être ou minés, ou renversés. Ce que Voltaire disait, ses associés l'ont cru ; et ils l'ont agi en conséquence. Les Jésuites furent supprimés. »

« Mais ils ont été établis. — L'ordre des Jésuites jouit seul de la gloire d'avoir été non une fois, mais deux fois établis. »

« Au concile de Trente, les Jésuites furent traités comme ne l'avait jamais été aucun autre ordre religieux, dans un concile œcuménique. Le Concile s'est incliné presque avec vénération devant eux ; et par un décret de l'Eglise universelle alors assemblée, il fut rédigé une déclaration spéciale en faveur des Jésuites, qui témoignait de la pureté de leurs mœurs, de l'orthodoxie de leur enseignement : — déclaration qui fait un contraste frappant avec la réprobation lancée non contre la foi, mais contre la conduite de certaines autres fractions de l'Eglise. »

« L'Université de Paris n'a jamais pu pardonner aux Jésuites d'avoir dirigé à eux seuls toute l'instruction en France. Elle comprenait parfaitement (comme nous l'avons déjà fait remarquer) qu'à chance égale et sans protection, sa défaite serait complète. Il ne lui restait donc que l'unique ressource de chasser sa victorieuse rivale de Paris et de la France. »

« Disons-le donc, hardiment, à la face de cette université parisienne qui ne pardonnera jamais aux Jésuites d'avoir absorbé l'instruction en France, alors que le champ était libre pour la concurrence générale ; disons-le sans crainte : leur Ordre est grand par le passé ; l'histoire le certifie ; il est grand de nos jours, nous le voyons de nos propres yeux. Les Jésuites ont toujours été des hommes intellectuels, éminents en science et en littérature, remarquables par leurs mœurs, sublimes dans leur espérance, dans leur charité, dans leur foi ! C'est le corps dévoué, qui a partout des palmiers. Ils ne forment qu'une section dans l'Eglise catholique, et quoiqu'une section seulement, ils comptent dans leurs rangs plus d'ecclésiastiques distingués que n'en ont pu fournir toutes les sectes protestantes du monde ; ils ont élevé plus de grands hommes, que ne l'ont fait dans un temps égal toutes les Universités de l'Europe réunies ; ils ont fourni plus de martyrs chrétiens, depuis leur origine, que tous les autres Ordres religieux combinés. Ils étaient les premiers et les généreux adversaires de la traite, en dépit de la persécution, de la dégradation et de la mort ; ils sont aujourd'hui vénérés (comme l'étaient avant eux leurs ancêtres spirituels) par tous ceux qui les connaissent et qui savent apprécier l'ordre et la stabilité des Etats, la foi, les mœurs et la vertu. Ils ont toujours été la terreur et l'objet de la haine des impies, des Jacobites et des anarchistes ; en un mot, ils sont honorables par leurs amis, vénérables par leurs ennemis. »

Nous donnerons peut-être une autre fois le tableau que fait la *Revue des Exercices spirituels* :

« Ce moule, dit-elle, où furent jetés les fils de Loyola, et d'où ils sortirent avec ces proportions gigantesques et étonnantes, qui les distinguent des autres hommes du seizième siècle. »

Univ.

## C O R R E S P O N D A N C E.

A l'Auteur de l'Adresse aux Abonnés des Mélanges dans le No. du 28 Nov  
Monsieur,

Je n'ai point été médiocrement surpris, et peiné en même tems, en lisant l'article inséré dans le numéro du 28 novembre dernier, au sujet des *Mélanges Religieux*. Quoi ! me suis-je dit à moi-même, serait-il possible que les abonnés à ce journal, verraient tomber sans regret, et sans honte un papier qui est tout entier pour soutenir la cause de notre sainte religion ? Quoi ! notre clergé, nos lecteurs religieux, toujours empressés à favoriser tout ce qui peut contribuer à soutenir la religion catholique, et l'honneur de leur pays, montreraient assez d'apathie, et même de répugnance, pour refuser de joindre leurs efforts à ceux que font tant de journaux religieux à l'étranger qui défendent avec gloire et supériorité la cause de la vérité attaquée de toutes parts par ses ennemis ? Car tel a été jusqu'ici le but des *Mélanges*. Faire connaître les établissemens religieux, et les progrès de la religion catholique

dans ce pays, ainsi que dans les contrées les plus éloignées de l'univers, réfuter les erreurs des sectaires modernes, encourager les études religieuses, et en faire connaître les succès pour exciter l'encouragement public; annoncer les ouvrages religieux qui se publient dans les différents pays pour le soutien de la cause religieuse, préconiser les hommes éminents qui se distinguent par leur science et leur zèle à combattre l'impie, publier les triomphes que le catholicisme remporte tous les jours sur l'irréligion et l'hérésie; telle est la tâche, que les *Mélanges* se sont imposés, et qu'ils ont remplie, il me semble, avec assez de fidélité et de succès.

L'existence de ce journal, comme on le sait, fut le résultat d'une détermination prise par le clergé à la suite de la retraite ecclésiastique de 1840; et on ne désirait alors qu'une compilation intelligente de journaux religieux. Cette direction a été fidèlement suivie dès le principe. Quand, dans la retraite de 1842, le clergé exprima le désir que ce journal parût sous un nouveau format et adoptât une marche nouvelle, c'est-à-dire, qu'on désirait faire entrer dans sa composition des matières religieuses, scientifiques, politiques et littéraires, on consentit à tout, et les *Mélanges* ont toujours été depuis ce temps-là rédigés d'après les plans adoptés alors unanimement. J'ai toujours suivi le journal, je l'ai comparé aussi avec d'autres journaux, et les matières ainsi que le style ne m'ont jamais paru au-dessous des autres feuilles périodiques. Ce journal a toujours marché dans la ligne qu'on lui a prescrite; Toujours grave, il ne s'est point lancé dans les discussions envenimées, et s'est abstenu de personnalités haineuses. Quant à la partie religieuse, elle a été exactement soignée; et si on la compare avec le *Canadien* et le *Journal de Québec*, dont la partie religieuse est un peu trop concise, on avouera que les *Mélanges* sont le seul journal à qui l'on puisse donner le nom de religieux dans ce pays. Je pourrais citer ici les journaux religieux qui se publient chez nos voisins, tels que le *Catholic Herald* de Philadelphie, la *Revue de Baltimore*, le *Catholic Miscellany* de Charlestown, le *Catholic Register* de New-York, le *Propagateur Catholique* de la Nouvelle-Orléans, etc., etc. Tous ces journaux sont intéressants et d'intrépides défenseurs de la religion catholique: on y trouve aussi de la littérature, mais peu, ou point de politique. Ces journaux l'emportent, par la quantité de matières religieuses et de controverse, qui y sont traitées, parce qu'il leur faut batailler bien plus souvent: chez eux, la religion catholique se trouvant attaquée, par une infinité de sectes toutes plus acharnées les unes que les autres contre le catholicisme. Il n'en est pas tout à fait ainsi de nous dans ce pays, où nous avons moins à combattre; nous nous contentons ordinairement de rapporter les combats et les triomphes des autres.

Quant à la partie politique qui entre dans la composition du journal, j'en ai entendu, qui n'en voudraient nullement; et d'autres qui veulent le contraire. Comment accorder les dissidents? Le meilleur moyen, je crois, pour ne point heurter les différentes opinions, et qui a été suivi jusqu'à présent, est de n'embrasser aucun parti exclusivement: assez d'autres s'en mêlent: aussi la politique des *Mélanges* s'est bornée ordinairement à rapporter les faits politiques pris ça et là, chez les peuples étrangers et dans nos provinces du Canada, à donner quelquefois son avis, sans opiniâtreté, et à se renfermer autant que possible, dans ses attributs de *Mélanges Religieux*.

Pour ce qui concerne la partie littéraire, on peut dire, qu'elle a été ordinairement choisie, ne renfermant rien que de moral et de religieux. On a évité avec soin d'y faire entrer tout ce qui pourrait tant soit peu choquer la décence et la délicatesse des lecteurs. On a toujours éloigné des *Mélanges*, les productions légères, inutiles et incapables de former le cœur et l'esprit, ainsi ces productions enfantées par la plume d'écrivains immoraux, et qui ne sont propres qu'à faire glisser dans le cœur et l'esprit des lecteurs, le poison subtil et dangereux qu'elles contiennent. Je crois que de ce côté là les *Mélanges* l'emportent sur bien d'autres journaux. Je n'ai point dessiné, en parlant ainsi, de faire entrer en comparaison les *Mélanges* avec d'autres journaux célèbres tels que l'*Univers*, l'*Ami de la Religion* et autres qui combattent avec tant de succès pour la cause de Dieu. Ce serait trop de présomption. Mais il faut avouer aussi que ces journaux sont placés sur un bien plus grand théâtre, fertile en nouvelles importantes; qu'ils ont des correspondances jusque dans les pays les plus éloignés, ainsi, il n'a point de paucité. Mais il faut avouer aussi que ces journaux là, et bien d'autres encore, ne sont le plus souvent que des compositions, et des répétitions les uns des autres; c'est que quand vous en avez lu un ou deux, vous savez presque tout ce qu'il y a dans cinq ou six autres. Les *Mélanges*, s'alimentent donc aussi de ce qu'ils peuvent trouver de bon dans les journaux étrangers. Il font une étude d'en extraire les parties les plus intéressantes, tant dans l'ordre religieux que politique; ils reçoivent avec plaisir les correspondances utiles qui leurs sont adressées afin de les présenter à la curiosité et au jugement des lecteurs. Autant que j'en puis juger, j'ai toujours vu les *Mélanges* aussi bien coordonnés dans leurs parties qu'aucun autre journal. Car là-dessus, je crois pouvoir, sans présomption, donner mon avis, ayant été abonné à différents journaux pendant vingt-huit ans. Ainsi, à part de ce que je viens de dire, ne paraîtrait-il pas extraordinaire, que le clergé surtout laissât tomber un journal qu'il a demandé, dont ensuite la rédaction a été modifiée d'après ses désirs, un journal qui est l'expression de ses volontés; tandis que chez nos voisins sept journaux rédigés dans l'intérêt de la religion travaillent avec succès pour l'établissement et la défense du catholicisme. N'y aurait-il pas de quoi s'étonner, si l'on voyait la suppression d'un journal qui a causé tant de bien jusqu'à présent; pour le soutien de la religion catholique, de plus cette suppression occasionnée par l'indifférence de ceux qui ont le plus intérêt d'avoir

un journal à eux en propre? Quoi! La littérature, le commerce, l'agriculture, la politique, etc etc. ont chacun leur journal, et il n'y aurait que le corps du clergé, corps si haut placé et si bien établi dans l'opinion publique, qui manquerait d'un journal pour prendre ses intérêts, interpréter ses volontés et soutenir la cause de la religion sainte dont il est le propagateur et le soutien? Non, nous ne le croyons pas encore, nous espérons mieux de lui ainsi que de tous les abonnés aux *Mélanges Religieux*.

UN DU CLERGÉ.

## BULLETIN.

Lettre au R. P. Aubert. (suite et fin.)—Extrait du *Catholic Register*.

«Vous vous étonnez sans doute, que je ne vous ait rien dit encore des Sauvages, j'ai voulu résumer à la fin ce que j'avais à dire sur ce sujet; afin de pouvoir plus facilement réunir mes dernières remarques.—En quittant la rivière de l'Ottawa, nous rencontrâmes quelques familles Algonquines; et c'est dans ces lieux que l'on commence à trouver des Sauvages; pourtant ils sont encore rares; à mesure que l'on s'avance vers le lac Supérieur, ils deviennent plus nombreux, mais rarement encore en rencontre-t-on de nombreuses familles; ils ne viennent par bandes qu'aux postes où ils échangent les produits de leur chasse pour des effets qui peuvent être à leur usage. Ils ont pour maisons une cabane en forme conique couverte d'écorce de bouleau, et pour vêtement des couvertures ou des capotes. Au reste leur mode varie selon les lieux et selon les goûts. Leurs rapports avec les blancs les portent à imiter la forme de leurs vêtements et plusieurs d'entre eux portent les habillements de Canadiens. Ceux du vicariat de Mgr. de Juliopolis, sont vêtus plus légèrement en été, que ceux du Canada; pourtant je dois avouer que ni les hommes, ni les femmes surtout, ne blessent jamais les règles de la pudeur. Leur teint est rouge, ils sont moins laids qu'on ne se l'imagine, et moins rebutants qu'on ne pense; peut-être lorsqu'on vit avec eux s'aperçoit-on mieux de ce qu'ils peuvent avoir de rebutant.

«J'oubliais de vous dire que les Sauvages qui sont les ouailles de Mgr. Provencher et que nous avons rencontrés, portent les cheveux longs: les hommes se les tressent quelquefois comme les femmes; et quelquefois ils les arrêtent par un ruban placé comme un bandeau et qui les coiffe à peu près comme l'on représente Paul et Virginie, dans certains bustes en plâtre qu'on rencontrait autrefois sur des cheminées.

«Les Sauvages sont en général peu soigneux du lendemain: s'ils ne savent pas l'axisme qu'à chaque jour suffit sa peine ils le mettent bien en pratique. Ils sont incapables de faire des provisions pour quelques jours: aussi, quand la pêche ou la chasse manque, se trouvent-ils dans la plus grande détresse. S'ils étaient tant soit peu délicats dans le choix des mets, heureusement qu'ils n'ont pas ce défaut ou pour m'exprimer plus justement, je devrais dire qu'ils ont le défaut contraire. Je n'entre point dans de plus grands détails: lorsque je les connaîtrai mieux je vous les ferai connaître. Notre arrivée ici, a fait chez eux beaucoup de sensation. Ils ont depuis beaucoup questionné Messire Belcourt, qui est un de leur missionnaire, comment nous étions. Ils savent que nous venons de l'ancien monde au-delà du grand lac, (c'est ainsi qu'ils appellent l'océan). Ils désirent ardemment de nous voir, plusieurs ont déjà fait plus de dix lieues pour cela, j'ai vu ce matin un jeune homme Sauteux, ayant à sa tête de belles plumes et la figure toute enluminé de vermillon, qui était venu de loin tout exprès pour voir les Pères. Au reste, notre arrivée a fait presque autant de sensation auprès des métis. Je pense que Dieu se servira de cela pour opérer le bien par notre ministère. Les Sauvages ont beaucoup de respect pour les prêtres, et les infidèles comme les catholiques, car ce qui les frappe dans le prêtre c'est la sainteté, le pouvoir qu'il a de maîtriser les passions. Dieu veuille que nous répondions à l'attente de ces bons Sauvages.

«Je ne dois pas oublier de vous dire que dans tous les postes de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson où nous nous sommes présentés, nous avons reçu un accueil bienveillant et que le bourgeois de la Rivière-Rouge est un homme fort aimable et très-bon.»

—Nous reproduisons du *Catholic Register* de New-York le trait suivant rapporté par M. Donnellon, prêtre et desservant l'église de St. Patrice à Washington. On y verra jusqu'à quel point les ministres méthodistes portent l'imprudience et le fanatisme religieux.

«Un certain M. Langdon, qui tenait originairement à la secte méthodiste, se voyant sur le point de décéder, eut des inquiétudes sur sa destinée future.

Il fit appeler le Revd. J. Donnellon de l'église de St. Patrice qui le reçut dans le sein de l'Église catholique, et lui donna le sacrement de l'Extrême-Onction et de l'Eucharistie. Dans l'une de ses visites, les parents du malade qui étaient dans sa chambre, et qui étaient tous méthodistes, faisaient tous leurs efforts avec un certain prédicant du nom de *Farring* pour empêcher le prêtre de ses fonctions. Celui-ci nullement épouvanté de la conduite de ses ennemis, s'approcha du lit du malade, et lui demanda lequel des deux il désirait pour lui donner les consolations de la religion. Alors ce M. Langdon prenant avec empressement les mains du Revd. Donnellon, s'écria avec autant de force que son état pouvait le lui permettre : C'est vous, vous, vous Monsieur. Alors force fut à M. Farring de se retirer, bien mortifié de cette préférence. Il faut dire aussi en passant que la femme et les filles de M. Langdon, étaient en faveur de M. Donnellon, quoique méthodistes elles-mêmes, et que les autres, qui s'étaient si mal comportés, ne leur soient liés qu'à par parenté de mariage. Malgré une manifestation aussi claire de la part du malade, de sa femme et de ses enfants pour recevoir les secours de la religion de la part d'un prêtre catholique, le même Farring, après le décès, assisté de ses suivants s'est emparé du corps du défunt, a fait défense aux catholiques d'entrer dans la maison, et au prêtre de se mêler de ses funérailles.

« Toutefois, une grand-messe a été chantée dans l'église de St. Mathieu pour le repos de l'âme du pauvre M. Donnellon. »

*Mission à Ste. Anne des Plaines.*— Cette mission donnée par les RR. PP. Oblats a produit dans cette paroisse des fruits heureux et abondans. 550 se sont faits recevoir de la tempérance totale et environ 200 filles se sont agrégées dans la Congrégation de l'Immaculée Conception. Tous les exercices ont été suivis avec beaucoup d'assiduité et de ferveur par tous ceux de la paroisse et on y mentionne que tous les catholiques, sans en excepter un seul, se sont approchés des saints sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Mgr. Prince a terminé cette retraite par sa visite pastorale qui a duré les 28, 29 et 30 du mois dernier.

Communiqué

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

— On écrit de Saint-Cilles :

« Le 23 du présent, M. C. E. Bélanger, curé de Sommerset, dans l'ardeur de son zèle apostolique, voulut, malgré l'obscurité profonde d'une nuit orageuse, affronter les dangers de la savane qui se trouve entre Sommerset et Bécancour. Malgré les instances réitérées de plusieurs de ses paroissiens, témoins de son départ, ce digne ministre ne voulut obéir qu'aux cris plaintifs d'une de ses brebis qui languissait sous le poids de la douleur. Accompanyé de deux de ses paroissiens, O. Cormier, notaire du lieu, et Ambroise Pepin, il s'achemina vers cette route difficile. Après avoir franchi, pour ainsi dire, le plus dangereux, malheureusement la lanterne, qu'ils portaient, s'éteignit. N'ayant aucune voie fixe, leur marche les trompa plusieurs fois, il semble, ils parcoururent le pas fatal. Épuisé de fatigue, ne pouvant presque plus soutenir le poids de ses vêtements, l'un d'eux, l'infortuné Pepin, succomba, mais heureusement il fut consolé par le pardon de ses fautes, qu'il reçut après une confession faite au prêtre qui, quelques instants après, devait le suivre pour le voyage de l'éternité. Quelques pas plus loin, M. C. E. Bélanger rendit son âme à son créateur. Le troisième, O. Cormier, à demi mort, sans espoir de salut, à peu de distance, attendait l'instant qui mettrait un terme à ses souffrances, lorsqu'il fut trouvé le matin. C'est lui qui a pu nous donner ces détails. Les funérailles du révérend M. Bélanger auront lieu le 27 du courant à 10 heures. » *Journal de Québec.*

*Accidents.*— Les amis du révérend M. McIntyre, et ce sont tous ceux qui ont connu ce jeune prêtre doué de toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui pouvaient le faire aimer, partageront le regret avec lequel nous apprenons le triste accident dont il a été victime et qui est ainsi raconté par un journal de Charlotetown :

« Il y a quelques jours, comme le révérend M. McIntyre, prêtre catholique, revenait chez lui du haut de la baie Saint-Pierre, sa voiture vint en contact avec une autre dans laquelle étaient deux hommes qu'on nous dit se nommer Hugh M'Adam et Donald M'Adam. Le choc fit verser sa voiture, et il eut un vaisseau sanguin rompu dans sa chute. Il est maintenant dans un état très-précaire, nous dit-on. »

M. McIntyre avait achevé ses études et professé au collège de Saint-Hyacinthe et au séminaire de Québec. Après avoir été ordonné prêtre en cette ville et y avoir exercé le saint ministère, il était retourné depuis peu à l'île du Prince-Édouard dont il était natif.

FRANCE.

— On nous écrit de Bordeaux :

« Les émigrés polonais résidant à Bordeaux se rendirent le 8 Ju moi,

passé en pieux pèlerinage à Fernelais, où se trouve une statue miraculeuse de la sainte Vierge. Après avoir passé la journée en prières, ils se réunirent le soir pour méditer en commun sur les causes de tant de malheurs qui accablent leur patrie. Un d'eux, ayant pris la parole, a retracé avec beaucoup de lucidité et de talent le tableau des siècles passés où la foi, étant le seul principe fondamental et conservateur de la nationalité, polonaise promettait à ce pays un glorieux avenir ; puis, attribuant à l'affaiblissement de la foi la décadence de la Pologne, il a ensuite déclaré n'entrevoir de salut pour son pays que dans un retour franc et loyal vers les principes religieux. »

— *L'Espérance*, journal protestant, et par conséquent peu favorable aux Catholiques et particulièrement aux Jésuites, fait les réflexions suivantes sur le livre impie, immoral et anti-social de M. Eugène Sue :

« M. Eugène Sue a de grandes prétentions, il ne prétend pas amuser la société, mais bien la régénérer ; il veut être philanthrope, à cent mille francs par ouvrage, bien entendu, plus un procès, si besoin est. A ce compte donc, M. E. Sue disserte sur la peine de mort, qu'il sait comment récompenser ; sur les prisons, qu'il régénérerait demain, si on le laissait faire ; sur l'institution du mariage, qui lui paraît détestable, parce qu'elle oblige les deux époux à vivre ensemble quand cela cesse de leur être agréable. Aussi son héroïne déclare catégoriquement à l'amant qu'elle adore : 1o qu'elle ne changera pas de nom ; 2o qu'elle entend qu'ils soient libres l'un et l'autre de vivre ensemble ou séparés, comme il leur conviendra ; le jeune homme se trouve avoir les mêmes sentimens, comme de raison. Du reste, M. E. Sue en veut aux Evêques comme aux Jésuites, il trouve que *l'Imitation de Jésus-Christ* est un livre affreux, que les filles publiques font plus de bien que les prêtres, que Marc-Aurèle vaut autant que Saint Jean, Platon que Jésus-Christ, et les sapeurs-pompiers autant que les premiers martyrs. M. E. Sue vaut aussi, à en juger du moins par l'argent qu'il gagne. »

« Nous ne voulons certainement pas examiner ce que valent les doctrines sociales et autres de M. E. Sue : ce n'est pas la peine. Comment se fait-il qu'un journal sérieux qui a la mission et l'honneur de représenter un grand parti politique et quelques hommes éminents, laisse exposer au bas de ses colonnes, sous ses principaux articles, des doctrines opposées au bon sens comme à la morale ? Comment se fait-il qu'un homme sensé s'imagine qu'on ira chercher des perles dans des *immondices* et des parfums dans un *fumier* ? M. E. Sue veut être un grand philanthrope, et il crée dans ses romans des maisons de travail où les pauvres ne manquent de rien. Tout cela nous touche très-peu ; des utopies, tout le monde vous en fournira, et à bien meilleur marché. Mais M. E. Sue a un moyen tout simple de nous convaincre, sinon de l'excellence de ses vues, au moins de son amour de l'humanité ; qu'il emploie quelques uns des cent mille francs qu'il gagne à fonder en pierres et en mortier une de ces merveilleuses maisons qu'il n'a encore construites qu'avec des phrases, et l'expérience, quel qu'en soit le résultat, lui fera plus d'honneur que tant d'appels adressés à la bourse d'autrui. »

Ainsi de l'aveu de tous les hommes honnêtes, cet ouvrage infect, qui blesse également le bon sens et la morale, n'est qu'un cloaque dégoûtant, gorgé d'*immondices* vomies par une ignoble et sale imagination, et cependant c'est ce *fumier* que tant de journaux ont pris plaisir à étaler avec complaisance devant leurs lecteurs et leurs lectrices ; et des personnes qui portent peut-être l'illusion jusqu'à se croire encore l'esprit catholique et le cœur chaste, se sont plongés avec une repoussante volupté dans ces *immondices*, et ont nourri de ces ordures leur âme faite pour la vérité et la vertu. *Univers.*

ANGLETERRE.

— Le révérend Staunton, de Brasenose-Collège, et le révérend Frédéric Bowles, du collège d'Exeter, ont fait leur abjuration avec M. Newman, le 6 octobre, à Littlemore.

On cite parmi les personnes reçues depuis lors dans l'Église catholique, le révérend Albany Christie, qui tenait au même collège que M. Newman. Deux autres ecclésiastiques ont donné leur démission de la place qu'ils occupaient dans cet établissement ; mais il paraît qu'un seul l'a fait en vue d'embrasser la foi catholique ; le révérend Edgar Estcourt, du collège d'Exeter, s'est aussi retiré dans le même but. Quant au révérend J. Walker, du collège de Brasenose, dont les journaux se sont aussi occupés, il compte aujourd'hui parmi les enfans de l'Église.

Voilà pour les membres de l'Université, les ministres anglicans qui, depuis trois semaines, sont entrés dans nos rangs. Mais il s'est opéré des conversions beaucoup plus nombreuses parmi les laïques. On cite plusieurs des anciens paroissiens de M. Newman, et entre autres, M. et madame Woodmason, qui ont été admis parmi les fidèles avec leurs deux filles et leurs deux membres de leur famille. On assure que le nombre de personnes qui, tant au sein du clergé qu'au-dehors, se préparent à suivre l'exemple de M. Newman, est considérable.

*Ami de la Religion.*

— Les conversions de plus en plus fréquentes qui ramènent à l'Église catholique les membres les plus distingués du clergé anglican, suggèrent au *Morning-Herald* de très-singulières réflexions. Tandis que le papisme, dit cette feuille, perd du terrain en Allemagne, en France et en Irlande, l'Angleterre, jusqu'ici la principale citadelle du protestantisme, offre, on ne saurait plus le nier, l'étrange phénomène d'être le seul pays où la religion romaine fasse des progrès. Et quelle est la cause de cet étonnant phénomène ? Il n'est dû ni à des efforts plus remarquables, ni aux succès extraordinaires du clergé et des missionnaires catholiques romains. Ceux-ci, il est vrai, ne se sont pas endormis et leurs efforts ont bien produit quelques résul-

faits en ce genre ; mais ce n'est pas à eux que sont dues les defections des Ward et des Wingfields, des Capes, des Bernard Smith, et de tant d'autres. Il n'est plus douteux aujourd'hui que la semence des malheureuses apostasies dont nous sommes les témoins n'ait été répandue sur le sol de notre Eglise, dans les dangereuses conférences ecclésiastiques des années 1833 et 1834, auxquelles prirent part alors le défunt Rose et MM. Arthur Perceval, Palmer, etc. Mais si ces hommes soutenus du crédit scientifique des Newman, des Vakeley et des Pusey ont été les premiers auteurs des mouvements qui entraînent par douzaines (*by dozens*), nos ecclésiastiques vers l'Eglise romaine, eux seuls en sont-ils coupables ? Peut-on oublier, qu'en 1812, l'évêque du diocèse où la conjuration avait établi son quartier-général (Oxford), avait accompagné ses douchereuses observations sur les doctrines spécialement soutenues dans les traités dont ces hommes inondaient l'Angleterre, de très-sérieux éloges de leur science, de leur piété et de leurs sentiments chrétiens ? Comment pourrait-on se dissimuler que ce sont des évêques eux-mêmes, dont le devoir eût été de défendre l'Eglise de ses ennemis intérieurs, qui par ces imprudens éloges ont encouragé les conspirateurs contre l'existence même de cette Eglise, de la mère à laquelle ils avaient juré une fidèle obéissance et dont ils mangeaient encore le pain ?

Cet acte d'accusation contre l'épiscopat d'Angleterre, peu soigneux, suivant le *Morning-Herald*, de la pureté du culte établi par Henri VIII, nous semble un heureux indice des tendances de plus en plus générales vers le pûeyisme. — La conversion de Newman montre d'un autre côté, quel est le dernier terme où vient à aboutir la logique des puseyistes avec l'aide de la grâce. La prédication de Bossuet à la fin du 7e. livre des Variations, ne semble-t-elle pas se réaliser de notre temps ? « Il y a lieu d'espérer, disait ce grand évêque, qu'une nation si savante ne restera pas toujours sous l'empire de la séduction. Le respect qu'elle conserve pour ses ancêtres, ses curieuses et continuelles recherches sur l'antiquité la ramèneront aux doctrines des premiers siècles. Je ne puis croire que la chaire de Saint-Pierre, d'où elle a reçu le christianisme, sera toujours l'objet de sa haine. Le temps de la vengeance et de l'illusion passera ; et Dieu prêtera l'oreille aux prières de ses saints ! »

## SUISSE.

— Un protestant qui a assisté à un exercice religieux dans l'église de Notre-Dame-des-Ermîtes, écrit au *Fédéral* de Genève :

« Si je dois en juger par le discours que j'ai entendu à Einsiedlen, l'animosité confessionnelle semblerait être vive pour l'heure dans les districts catholiques. Ce sermon était entièrement historique, religieux et moral ; il ne renfermait pas un mot de politique. Il m'a paru partout que le peuple est tranquille et s'en remet avec confiance au Gouvernement. Je crois qu'il est permis de présager que l'ordre, la paix et la concorde sont en chemin de se rétablir et de se consolider. On sent des deux côtés la nécessité de se modérer ; on comprend de mieux en mieux que le respect des bornes légales est la condition indispensable pour égarner au pays les maux affreux de l'anarchie et de la dissolution. »

Univers.

— On écrit de Zurich, le 25 octobre, au *Journal des Débats* :

« L'abbé Ronge et son associé Doviat, peu satisfaits du succès de leurs prédications dans le canton de Thurgovie, sont repartis il y a quatre jours pour se rendre à Rudolzell, dans le grand-duché de Bade, le séjour de Constance leur ayant été interdit en conséquence de quelques désordres que leur présence y avait causés. Ils paraissent vouloir se diriger de là sur le Frickthal et le Freyenant argovien, dont la population catholique est cependant plus attachée que toute autre à ses croyances, et accueillera probablement assez mal les deux réformateurs allemands. »

Voici ce que nous apprenons de notre côté sur les pérégrinations de ces deux réformateurs.

Renvoyé de toutes les villes du grand-duché de Bade, et en dernier lieu de celles de Constance, Ronge s'est retiré sur le territoire de Thurgovie, et du haut d'une espèce de tribune improvisée sur la lisière la plus extrême des deux territoires, il y a débité une de ces harangues politico-religieuses qu'à force de travail il s'est imprimées dans la mémoire. Cette fois, il s'est donné carrière, non plus seulement contre la hiérarchie romaine, mais aussi contre le *piétisme protestant*. Cette sortie lui ayant attiré les huées des auditeurs postés sur le territoire ; alois, il descendit de sa tribune qu'il livra à son disciple et compagnon Doviat. Celui-ci, plus prudent d'une part et plus frénétique de l'autre, réserva tous les foudres de son éloquence pour l'augustin chef de l'Eglise, auquel il adressa de si grossières épithètes, qu'aucune plume qui se respecte n'oserait les répéter. Après deux banquets dans lesquels le vin ne fut pas épargné, les deux prédicateurs quittèrent le territoire de Suisse, douloureusement convaincus que ce sol-là est parfaitement impropre au développement de la semence qu'ils venaient d'y jeter.

Ami de la Religion.

— La *Gazette de Fribourg*, en Brisgau, annonce le passage *incognito* de Ronge et de ses acolytes par la ville. Suivant cette feuille, il ne se serait arrêté que pendant une demi-heure à l'auberge du Paon, en dehors de la ville ; mais des lettres particulières dignes de toute confiance parlent d'un tumulte populaire dont la présence dans la ville aurait été la cause et l'occasion. Suivant ces lettres, il se serait arrêté au domicile d'un sieur Steblé, rédacteur de la *Gazette du Haut-Rhin*, et aussitôt le peuple en masse se serait porté devant cette maison, exigeant que le *sectaire* lui fût livré. Il voulait haranguer les assaillants par une fenêtre, mais une grêle de pierres répondit à ses premières paroles. Des troupes arrivèrent assez à temps pour ré-

primer jusqu'à un certain point la fureur populaire. En même temps Ronge reçut l'ordre, assez inutile, d'évacuer la ville sur-le-champ, mais les autorités étaient assez en peine d'assurer l'exécution de leur mandat, sans compromettre sa vie. Les autorités badoises aussi bien que wurtembergéennes, l'avaient fait prévenir des dangers qu'il pouvait courir, s'il s'obstinait à se produire dans les provinces de population catholique. Le bailli de Trybarg avait même reçu l'ordre de se saisir de lui s'il venait à se présenter dans son bailliage.

Univers.

## ESPAGNE.

— Lorsqu'il a été question de rendre au clergé une partie de ses biens jusqu'alors inventés, quelques feuilles se sont aussitôt récriées sur le danger d'un projet qui allait enrichir de nouveau les ministres de la religion catholique. La *Postada* s'est fait remarquer, entre tous les autres journaux, par la violence de ses accusations. Cette feuille ayant même été jusqu'à dire que le clergé jouissait en ce moment d'une aisance assez forte pour qu'il ne fût pas nécessaire de lui accorder de nouveaux revenus, *El Globo* lui a cité les faits suivants :

« En réponse aux assertions de la *Postada*, dit-il, nous pouvons déclarer en toute assurance : 1o. Que jusqu'à ce moment il n'a été payé au clergé que le premier trimestre de cette année, et encore cette mesure n'a-t-elle pas été générale dans toute la province ; 2o. que bien que les curés soient privés de leurs allocations depuis six mois, ils ont à soutenir les dépenses de leurs églises respectives ; 3o. que quelques corporations ecclésiastiques ont manifesté au gouvernement la nécessité où elles étaient de fermer leurs églises si elles ne recevaient pas de secours ; 4o. que l'on refuse au clergé les produits des biens nationaux destinés par les cortès à leurs dotations, lorsque poussés par le besoin, ils en font la demande au ministre des finances. »

« Voilà des faits importants et qui parlent d'eux-mêmes. » *Ami de la Rel.*  
— La police de Manheim ayant défendu à Ronge, non pas seulement de célébrer son culte, mais même de séjourner dans la ville, il s'est mis en route pour Constance où il espère faire des recrues parmi un clergé encore tout imprégné des théories wessembergiennes. Mais comme le cercle de Constance appartient aussi bien que Manheim au grand-duché de Bade, il est probable que des ordres de même nature l'y auront précédé et que son prosélytisme vagabond n'y sera pas plus toléré que sur la rive du Rhin.

Ami de la Religion.

## ÉTATS-UNIS.

*Saint-Michel*. — Etablissement des Dames du Sacré Cœur. — La distribution des prix a eu lieu dans cette institution, avec beaucoup de solennité mardi dernier, 4 novembre. Mgr. Blanc, donnant une nouvelle preuve de l'intérêt qu'il porte à l'éducation de la jeunesse et à la prospérité des établissements religieux de son diocèse, avait voulu honorer de sa présence cette fête de famille. La distribution des prix avait été précédée de six examens qui ont duré plusieurs jours, où les assistants ont pu constater par eux-mêmes les progrès des élèves. Nous sommes heureux d'apprendre que le pensionnat s'était beaucoup augmenté cette année, et que le nombre des élèves doit augmenter encore à la prochaine rentrée. Le public ne pouvait manquer de rendre enfin justice à un établissement si précieux.

Propagateur Catholique.

*Philadelphie*. — Le Père Ryder de la Société de Jésus, est arrivé au commencement d'octobre, dans cette ville, de retour d'Italie, où il avait été appelé par ses supérieurs, l'année dernière. Il était accompagné de huit scolastiques du même ordre, qui, pour la plupart, sont destinés au collège de Sainte-Croix, dans le diocèse de Boston, dont le Père Ryder, lui-même est nommé président. Le Père Ryder a acquis une grande popularité dans le Maryland et les états environnants, pendant le temps où il a gouverné les maisons de son ordre dans le Nord en qualité de provincial.

Idem.

## NOUVELLES POLITIQUES.

## FRANCE.

— Cinq frégates à vapeur, le *Orénoque*, l'*Albatros*, le *Montezuma* et le *Panama* arment à Toulon pour transporter des troupes en Algérie. Le *Montezuma* et le *Panama* recevront de la cavalerie : 500 chevaux seront embarqués à Toulon et 500 à Port-Vendres.

Les cinq frégates peuvent facilement effectuer en deux voyages le transport des 10,000 hommes. L'*Asmondée*, qui a déjà fait route pour l'Afrique avec des détachemens de diverses armes, et le *Gouier*, revenu depuis peu du Levant, sont affectés au même service. L'autorité maritime a reçu l'ordre de presser les préparatifs ; il faut qu'un premier départ puisse avoir lieu avant le 20. Il est même probable que le 3e. de ligne, de la garnison de Marseille, et le 43e. de la garnison de Toulon, sont maintenant en mer.

Le 5e. chasseur, en garnison à Tarascon, ira s'embarquer à Marseille ; les 15e. et 16e. de ligne s'embarqueront à Port-Vendres ; le 12e. léger à Cette, où il est cantonné ; de ce port partira également pour l'Afrique un détachement du 3e. escadron des équipages militaires avec 500 mulets.

Journal des Villes et des Campagnes.

## IRLANDE.

— L'association de repeal a tenu sa séance hebdomadaire, sous la présidence de M. Somers, membre du Parlement représentant de Sligo. M. O'Connell, j'ai reçu de M. John Augustin O'Neill une lettre très détaillée sur l'horrible maladie qui s'est attaquée aux pommes de terre en ce pays. Je ne vous pas donner lecture de cette lettre, parce qu'il ne convient

pas que l'association prenne l'initiative dans cette question. On ne manquerait pas de dire qu'elle veut faire une affaire de parti de ce qui ne doit être qu'une affaire de charité universelle. Nous devons laisser la charité entièrement libre de s'exercer. Je suis convenu avec le lord-maire que la commission de la corporation s'assemblerait demain dans la salle du conseil, et je me propose de soumettre un plan qui allégerait la calamité actuelle, si le Gouvernement voulait l'exécuter. Je ne dirai rien de plus à cet égard aujourd'hui. Voilà pourquoi je désire qu'il ne soit pas donné lecture séance tenante, de l'admirable lettre de M. O'Neill."

Passant à une autre question, M. O'Connell annonce que l'Irlande s'est engagée à nommer 70 repealers dans les prochaines élections. Si nous pouvions envoyer ce renfort dans le Parlement, le Ministère ne pourra pas lutter avec nous.

Parlant ensuite du projet d'élever des statues aux célébrités, le seul titre qu'ait Cromwell, cet usurpateur de la puissance royale, à un pareil bonheur en Angleterre, c'est le souvenir de ses cruautés en Irlande. Quant à lord Bacon, on fait bien de lui élever une statue, quoiqu'il soit notoire qu'il avait l'habitude de recevoir des présents et de se laisser influencer par des cadeaux. Ils veulent aussi élever une statue à John Knox, ce bandit de la réforme, menteur à lui-même, menteur à son pays, menteur à son Dieu ! Une statue à cet apostat ! Non seulement il écrivit ses principaux ouvrages contre les reines, Sa Majesté ne le sait peut-être pas, mais encore il fut l'assassin du cardinal Beaton. Et l'honnête Wesley, qui changea six fois de religion et finissait chaque fois par écrire que sa dernière religion était la plus damnable du monde ! Une statue à cet homme qui excommunia une dame dans la Caroline du Sud parce qu'elle refusait de l'épouser. Je trouve qu'elle en fut quitte à bon marché. (On rit.)

Les méthodistes wesléens sont des bigots impuissants, avec un pape de leur façon portant le nom très euphonique de Jubez Bunting (on rit) et Wickliffe, l'apostat, le renégat, une statue pour Wickliffe. Quel admirable trio ; Wickliffe, Wesley et Knox ! gens, par ma foi, très propres à figurer dans une polka avec Cromwell, Monk et un certain personnage vêtu de noir dont j'ai récemment parlé. (Hilarité générale.) Et puis je vous recommande la reine Elisabeth, la honte de la civilisation et du sexe auquel elle appartenait et à qui l'on veut aussi ériger une statue. Existait-il au monde femme plus dissolue ? Je n'en veux pour preuve que sa lettre à sir A. Paulet, pour le pousser à l'assassinat de la reine Marie d'Écosse. J'espère que l'on y réfléchira avant de dresser des statues, qui seraient une honte pour le pays. En tout cas, j'aurai rempli mon devoir. *Liberavi animam meam.* J'irai au Parlement, je protesterai et je voterai contre toutes ces statues.

M. O'Connell approuve ensuite la conduite du Ministère, qui s'est décidé à employer la force contre Rosas. L'adresse du comte de Rodez aux protestants d'Angleterre est un pitoyable document. On en doit conclure, après l'avoir lue attentivement, l'unique grief protestant est de ne pouvoir plus marcher sur la tête des catholiques. (On rit.)

M. O'Connell, en terminant, annonce qu'il restera à Dublin jusqu'au mois de janvier, pour veiller à ce que l'enregistrement des électeurs se fasse bien partout, et pour présider à l'adoption des pétitions. En considération de la situation actuelle des relations étrangères, il est de la plus haute importance que le peuple irlandais soit en mesure de profiter de toutes les circonstances favorables qui pourront se présenter. Il a été reçu pour la semaine 2431 st. pour la rente du repeal. *Univers.*

## SUISSE.

—On écrit de Lucerne, à la date du 16 octobre :

« L'instruction judiciaire sur l'assassinat de M. Leu semble devoir compromettre quelques membres du parti radical de cette ville. Le gouvernement de ce canton vient d'ordonner l'arrestation du capitaine Rodolphe Corragiari, un des plus riches négociants de Lucerne et le membre le plus actif radical. Il est prévenu d'avoir été l'instigateur du meurtre. Dans la crainte qu'on ne fit quelque tentative pour son évasion, le gouvernement a fait prendre des mesures de rigueur dans la prison où il a été écroué. »

*Ami de la Religion.*

## RUSSIE.

—L'empereur de Russie est arrivé à Milan. Le *Journal des Débats* donne les détails suivants sur son voyage :

« L'empereur de Russie est arrivé à Milan le 17 de ce mois, à huit heures du soir ; il avait pris l'uniforme de colonel d'un régiment de cavalerie autrichienne qui porte son nom. Avant d'aller chez l'Impératrice, Sa Majesté s'est rendue directement à l'hôtel du feld-maréchal Radetzky, général en chef des armées autrichiennes dans la Lombardie ; le feld-maréchal était sorti. L'empereur, qui désire garder le plus strict incognito, s'est retiré en recommandant qu'on ne dérangeât pas le feld-maréchal ; « car, a-t-il dit, sache bien qu'il n'y a à Milan qu'un colonel autrichien de plus. »

« L'Impératrice, qui, en quittant le lac de Côme ignorait complètement la résolution soudaine que l'empereur avait prise de la rejoindre avant son arrivée à Palerme, a séjourné ici plus longtemps qu'elle ne s'était proposé d'abord. Elle est arrivée le 14 avec sa fille, la grande duchesse Olga, et a été accueillie avec empressement par l'archiduc vice-roi et par l'archiduchesse. Elle a visité les principaux établissements publics, et a assisté à une représentation extraordinaire au grand théâtre de la Scala, qui a été illuminé à giorno en son honneur. Au moment où elle quittait le théâtre, le public l'a applaudi.

« L'empereur a traversé avec une étonnante rapidité l'Allemagne, contre

laquelle il se montre vivement irrité ; la Bavière est surtout l'objet de son mécontentement, à cause des articles de la *Gazette d'Augsbourg*, qui a donné récemment des détails précis sur les derniers événements dans le Caucase et sur les persécutions religieuses exercées dans ses provinces polonaises et allemandes contre les catholiques romains et protestants. Aussi l'empereur a-t-il évité de passer par Munich, et s'est-il rendu par la vallée de l'Inn et le lac de Côme à Milan.

« L'apparition subite de l'empereur Nicolas a produit une vive sensation en Allemagne. De son côté l'empereur avait l'esprit tellement frappé des mouvements religieux et des tendances libérales qui se manifestent en Allemagne, qu'il croyait voir partout des conspirateurs et des fanatiques. Les plus grandes précautions avaient été prises pour cacher son voyage. Partout, ses chevaux étaient commandés sur quatre routes différentes. Nulle part il n'a été reconnu.

« L'empereur et l'impératrice sont partis le 18 pour Gênes, où se trouvent déjà réunis le roi et la reine de Sardaigne et le prince Albert de Prusse, frère de l'impératrice. L.L. M.M. II. logeront dans le palais que le roi de Sardaigne a mis à leur disposition. L'impératrice paraît très fatiguée de son voyage ; elle avait eu le projet de se rendre par terre de Gênes à Naples, car la mer est très nuisible à sa santé ; mais l'empereur s'y oppose, dit-on ; il ne veut pas traverser les États romains, à cause de ses dissensions avec la cour de Rome. Il est à craindre que ce voyage par mer, dans cette saison, n'empire l'état de l'impératrice. C'est donc par un bateau à vapeur russe qui vient de mouiller dans le port de Gênes que leurs Majestés se rendront à Palerme. On assure que l'empereur ne restera pas plus d'un mois avec l'impératrice, et qu'à son retour il ira visiter l'empereur d'Autriche dans sa capitale.

« M. le comte de Nesselrode s'est séparé de l'empereur en route ; il est allé à Viéne, d'où il se rendra à Rome et y restera, dit-on deux à trois mois. »

*Univers.*

## CHARLES ET GEORGE.

On se rit de la simplicité du juste. C'est une lampe que les riches regardent avec mépris, mais qui brillera en son temps. (Job.)

Charles serra fortement son père dans ses bras ; mais le cœur du père ne sentit pas le cœur du fils battre sur son sein. Il soupira et reprit la parole en s'efforçant de sourire. « Tu es riche à présent et tu ne t'inquiètes guère de ma succession ; George ne la dédaignera pas, et il verra que j'ai bien conduit ma barque.—Ah ! mon père, puissé-je ne voir jamais le moment où vous l'abandonnerez !—Et pourquoi, s'écria le général, mon père ne quitterait-il son exploitation qu'à la mort ? il est grand temps qu'il donne du repos à ses vieux jours ; et en vendant la ferme, il serait assez riche pour habiter Paris. »

Ces mots firent sauter M. Vernon sur son siège. « Habiter Paris ! jamais.—Vous pouvez facilement réaliser vingt mille francs de rente.—Non, non, ce lieu qui m'a vu naître me verra mourir.—Vous auriez à Paris une existence plus honorable.—Voilà bien le propos de vous autres gens de villes : vous n'accordez votre estime qu'à l'or. Vingt mille livres de rente te paraissent quelque chose, parce que tu n'es pas riche ; à Paris ce n'est rien. Quand on viendrait à peser la fortune de ton vieux père, on la trouverait trop légère, et le mépris de vos *Mondor* serait le prix de mon imprudence.—C'est impossible, mon père ; votre éducation, votre mérite vous feraient distinguer dans la société, tandis qu'ici vous êtes confondu avec de grossiers paysans. Non, je ne suis confondu avec eux, que par les sentiments d'affection que je leur porte. Ma fortune me permet d'être le protecteur des pauvres ; je les aime comme un père ; voilà ma gloire à moi, mon titre, mes décorations. Cette gloire ne me fera pas défaut quand je passerai dans un monde meilleur ; car les indigents de ce pays prieront pour moi quand je ne serai plus, et ceux qui sont morts avant moi ont disposé aux pieds de mon Juge les aumônes que ma main leur distribuait, et les consolations qui sortaient de mes lèvres pour guérir les plaies de leur cœur. C'est ainsi qu'avec un peu d'or, et un ardent amour de ses semblables, l'humble laboureur sait acheter un royaume éternel. »

George et Thérèse s'essuyaient les yeux en silence, tandis que le général regardait des livres pour se donner une contenance. Après un assez long silence, Charles dit : « Permettez-moi, mon père, d'aller à Verneuil, qui n'est qu'à un quart de lieue. Si cette terre était encore à vendre, peut-être m'en arrangerais-je ; » et il partit à cheval.

« Non, Charles, vous n'achèterez pas cette terre : votre orgueil s'y opposera : il vous crie : « Fuis le nid paternel que la simplicité de tes aïeux a placé sur l'humble buisson des champs : fuis leur souvenir comme tu fuis leurs exemples, et va te créer au loin des ancêtres chimériques. Ils te donneront l'illustration factice que tu désires, à toi qui ne sais point apprécier la grand illustration de la vertu. »

Le général avait pris un prétexte pour sortir; car tout le gênait dans la ferme. A peine était-il parti; que Thérèse, passant un bras autour du cou de George, lui dit d'un ton caressant: "Mon frère, est-ce que tu resteras toujours au service?—Non, ma Thérèse, j'ai besoin de bonheur, et là-bas je ne vis qu'avec les indifférents. Pourquoi vous ai-je quittés? ah! pourquoi?... parce que j'avais vingt ans, et que la gloire fait battre le cœur à tout ce qui est Français. Oui, elle est belle la gloire qui défend sa patrie contre une injuste agression. Mais se battre toujours, sans une raison légitime, tuer, ravager, incendier tout un pays, oh! cela n'est plus de la gloire, et il devient affreux de ne voir que des larmes et du sang. On nous assure que le traité de paix sera signé dans très-peu de temps: c'est alors, mon père, que je viendrai vous aider dans vos travaux et partager avec Thérèse le bonheur de soigner votre vieillesse.—Serait-il vrai, mon fils?... Grand Dieu! dit le vieillard en levant les yeux au ciel, bénis cet enfant bien-aimé: je ne crains plus pour les dangers du combat, car tu as promis une longue existence au fils tendre et respectueux qui honore la vieillesse de son père."

Ces paroles furent interrompues par le curé du village, qui, venant d'apprendre l'arrivée des deux frères, accourait, le cœur palpitant de joie; la démarche tremblante et précipitée, pour voir son petit George. Ce petit George, qui avait cinq pieds huit pouces, d'énormes moustaches, et l'air le plus martial, se jeta dans les bras du bon pasteur; en l'étouffant de caresses. "Mon George, mon cher enfant! quel plaisir de te revoir, de te retrouver toujours le même, bon, aimant!.. Mon voisin, le voilà celui qui nous a fait verser tant de larmes; Dieu nous le ramène, et bon chrétien encore. N'est-ce pas, mon ami que tu aimés toujours bien le bon Dieu!—Oui, monsieur le curé, grâce à vos instructions et au souvenir de vos vertus et de celles de mon père.—Eh! te voilà, mon vieil ami Pierre, et et-toi aussi, mon bon Antoine! Eh bien! camarades, comment va la santé?" Et le jeune colonel serrait la main des deux charretiers qui venaient d'entrer avec la fille de bas-se-cour. "Et toi, Marianne, me reconnais-tu? te souviens-tu de moi?—Si nous nous en souvenons! s'écrièrent tous les gens de la ferme qui revenaient des champs; ah! que nous nous en souvenons bien!... et il n'y a pas de jour que nous ne disions: "M. George disait cela; M. George faisait ceci.... Quel brave garçon c'était!—Je l'aimions bien, disait l'un.—Pardi! reprenait l'autre, je l'aimons bien toujours."

—Mes bons, mes chers amis, je suis touché jusqu'au cœur de votre attachement pour moi. Tenez, voilà pour boire à ma santé, partagez-vous cela."

Et George glissa 50 francs dans la main de Pierre. "Merci, monsieur George, cet argent nous fait plaisir; mais ce qui nous en ferait davantage, ce serait de vous voir pour toujours à la ferme.—Oui, monsieur Geore, s'écrièrent tous ces braves gens, faut revenir avec sous. Votre père se fait vieux; la joie de vous voir le fera vivre cent ans. "Et ces braves gens, entourant George, criaient: *Faut revenir, faut revenir*, et lui pressaient la main avec effusion. S'il est une joie pure dans la vie, c'est celle d'être aimé par des cœurs honnêtes et reconnaissants. Aussi, en voyant la joie que sa famille, et même dans le village s'attendrait jusqu'aux larmes, et baisa avec respect la main tremblante que son père lui tendait. Craignant pour M. Vernon une émotion trop forte, le colonel congédia doucement ses bons amis des champs, et revenant près de son père, il s'écria: "J'ai eu quelques beaux moments à l'armée, mon amour-propre a joui des récompenses qui m'ont été accordées sur le champ de bataille; mais jamais je n'ai été plus délicieusement ému que par cette scène."

*Suite au prochain numéro.*

### AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉE DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de *Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique*.—Prix, 5 shillings la douzaine; 6 deniers en détail.—S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊCHE.

### LIVRES

ECCLÉSIASTIQUES, DE PIÉTÉ, D'ÉCOLE,  
ETC. ETC. ETC.

LES Soussignés offrent en vente un ASSORTIMENT limité de LIVRES ECCLÉSIASTIQUES, et de PIÉTÉ, CATHOLIQUES, en FRANÇAIS et en ANGLAIS, le tout à des prix très-modérés. Ils prennent aussi la liberté d'invier respectueusement MM. les Curés et les Commissaires d'Écoles, à voir leur collection de PAPETERIE, LIVRES D'ÉDUCATION, en AN-

GLAIS, publiés avec l'approbation des Supérieurs Ecclésiastiques et de M. le Surintendant de l'éducation, etc., etc.

ARMOUR & RAMSAY.

LES mêmes Messieurs recevront et enverront chaque mois en Europe tout ordre qui leur serait confié pour LIVRES, lesquels leur arriveraient au printemps, et par le moyen de leurs agents à Londres, à Paris et à Bruxelles, ils exécuteront ces ordres avec promptitude et à des prix modérés.

ARMOUR & RAMSAY.

A VENDRE,

LES OUVRAGES DE BÉNOÏT XIV. 7 vol. in-folio.  
DICTIONNAIRE DE POTAS. 3 vol. in-folio.  
HISTOIRE DU BAS-EMPIRE. 24 vol. in-12.  
GÉNIE DU CHRISTIANISME, par CHATEAUBRIAND.  
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par CHATEAUBRIAND.

—DEPLUS—

Un bon nombre d'autres ouvrages bons pour MM. les Ecclésiastiques.—Pour plus amples informations s'adresser à MESSIRE PLAMONDON à l'Évêché.

A VENDRE,

A CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES  
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

## LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.

7 Novembre 1845.

Livres

A L'USAGE DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,

A CINQ PAR CENT,

*Meilleur marché que partout ailleurs.*

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Ecoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3; }  
6 novembre 1845. }

ORNEMENS D'ÉGLISE.

ATTENDUS TRÈS PROCHAINEMENT.

LE SOUSSIGNÉ recevra à Montréal, par les premiers arrivages d'automne un ASSORTIMENT TRÈS VARIÉ d'ornemens et d'étoffes d'Église, avec leurs fournitures complètes.

On pourra par là même choisir entre des ornemens faits en Europe, et les différents genres d'étoffes à faire confectionner en ce pays.

J. C. ROBILLARD.

*Agent pour ornemens et objets d'Église.*

Montréal; 15 septembre 1845.

GARNITURE COMPLÈTE

(EN DRAP D'ARGENT BROCHÉ EN OR FIN RELEVÉ.)

A VENDRE.

LE SOUSSIGNÉ vient de recevoir et offre à des PRIX réduits,

UNE CHASUBLE, Fond drap d'argent gaufré (mat.)

avec croix sur fond d'argent bruni, (marrant), broché en or, relevé et tout

2 DALMATIQUES. Fond ditto ditto ditto ditto ditto

ORFROIS ditto ditto ditto ditto ditto

UNE CHAPE, Fond ditto ditto ditto ditto ditto

CHAPERON et BANDES ditto ditto ditto ditto ditto

LA CROIX, portée, un chiffre de MARIE, broché tout or, au milieu d'une GLOIRE or et argent.

LE CHAPERON, porté, un CŒUR DE MARIE " or et argent "

N. B.—Un filet CRAMOISI court autour de toutes les brochures, et fait saillir avec beaucoup d'avantage, le contraste de l'or mat, sur fond bruni.

S'adresser par lettre à

J. C. ROBILLARD, No. 5, Nassaw St.

New-York.

## AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL-CHEZ LES SŒURS GRISSES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)  
 A QUÉBEC MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.  
 A NEW-YORK J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital-Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au Clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ÉCHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT,  
 SATINS DE DIVERSES COULEURS,  
 DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT,  
 ORFROIS DE DALMATIQUES  
 " " CHAPÉS.

— DE PLUS —

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,  
 ÉTOILES PASTORALES  
 SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.  
 BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.  
 GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.  
 FRANCES ET GALONS OR FIN  
 " " OR MI-FIN,  
 " " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés si on le désire, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.

New-York.

— O —  
 ATELIER DE RELIEUR.  
 CHAPELEAU & LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de venir qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue Ste. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

— ET —

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

— AUSSI: —

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

Montréal, 19 juin 1845.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

— O —  
 V. BRASSART,

PROFESSEUR DE CLARINETTE,  
 ÈLÈVE DU CÉLÈBRE STRADIV.

Ex-Professeur du Prince de Chimay, en Belgique.

RECEMMENT arrivé en cette ville, à l'honneur d'informer les amateurs de la MUSIQUE VOCALE ET INSTRUMENTALE qu'il est prêt à faire des ÉLÈVES, soit pour la Musique Vocale, pour la Clarinette ou pour former des BANDES MUSICALES. Il ira donner des leçons à domicile. S'adresser, rue St. Constant, No. 150, faubourg St. Laurent, maison de M. JONAS RAFTER, 4ème. porte en montant la rue.

11 novembre 1845.

## PROSPECTUS

DE LA  
 PUBLICATION D'UNE NOUVELLE  
 CARTE GÉOGRAPHIQUE  
 DU  
 CANADA  
 ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c  
 PAR  
 JOSEPH BOUCIETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Acadie et de l'Isle du Prince Edouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4).

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par écrit, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procurent dix souscriptions et qui répondront pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROHON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re insertion, 2s. 6d.  
 Chaque insertion subséquente, 7s.  
 Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 3s. 1d.  
 Chaque insertion subséquente, 10d.  
 Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne, 4s.  
 Chaque insertion subséquente, 1s.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.